



Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaecker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse



ÉDITO

DÉBORDER DES MARGES

Dans chaque projet, le cadre vient à se créer. Parfois nécessaire, il se fait vite encombrant, bornant de ses angles les envies furieuses ou les rêves trop grands. Le travail quotidien devient alors une lutte, un bras de fer entre les normes et soi, entre la bienséance et l'intime conviction. Dans cette quatrième tentative de parcourir pendant trois mois le Festival d'automne à Paris, nous avons souhaité écarter les murs, trouver les frontières et laisser respirer dans nos pages d'autres disciplines et d'autres horizons. La Suisse sera ainsi notre hôte de marque tout au long de l'année, et c'est avec fierté que nous serons lus et distribués ici et là-bas. Les sentez-vous dans votre main ? L'épaisseur des pages qui s'accumulent, le refus de se laisser cloîtrer, le désir viscéral de défendre des spectacles ? Nous avons besoin d'espace pour que les créations et les festivals du monde puissent y trouver un coin où s'étendre. Nous avons besoin ensemble de faire résonner autrement l'exercice critique. « Et il avait raison, Van Gogh, on peut vivre pour l'infini, ne se satisfaire que d'infini, il y a assez d'infini sur la terre et dans les sphères pour rassasier mille grands génies, et si Van Gogh n'a pas pu combler son désir d'en irradier sa vie entière, c'est que la société le lui a interdit. » (Antonin Artaud)

La rédaction

Prochain numéro le 30 octobre

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Milo Rau: La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I)
Ahmed El Attar: Mama
Krystian Lupa: Le Procès

FOCUS JAPON PAGE 6-8

Kurô Tanino: L'Auberge de l'obscurité
Takao Tawaguchi: About Kazuo Ohno

REGARDS PAGES 10-11

Forced Entertainment: Table Top Shakespeare
tg STAN & de Roovers: Infidèles

JULIEN GOSSELIN: Le Père

Anne Teresa de Keersmaeker: Fase

FOCUS SUISSE PAGES 12-14

CRÉATIONS PAGE 16-18

Sylvain Creuzevault: Les Démons
Yoann Bourgeois: Scala

Guillaume Vincent: Love Me Tender

#IOISEVERYWHERE PAGE 19

Romeo Castellucci: La Flûte enchantée
Richard Maxwell: Paradiso

Depuis sa création en 2015, I/O Gazette a couvert plus de 150 festivals à travers le monde.

Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Malainventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse! (Armen-tières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

OCT. – DÉC. 2018

2 – 6 OCT. 2018
RICHARD MAXWELL / NEW YORK CITY PLAYERS
PARADISO PREMIÈRE EN FRANCE

12 – 17 OCT. 2018
THÉO MERCIER & STEVEN MICHEL
AFFORDABLE SOLUTION FOR BETTER LIVING CRÉATION 2018

13 – 19 OCT. 2018
WINTER FAMILY
H2 - HÉBRON CRÉATION 2018

14 – 15 OCT. 2018
15 – 16 NOV. 2018
MOHAMED EL KHATIB & ALAIN CAVALIER
CONVERSATION AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

1 – 16 DÉC. 2018
CLAUDE RÉGY GEORG TRAKL
RÊVE ET FOLIE AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

15 – 22 NOV. 2018
VIRGINIE YASSEF RAY BRADBURY
THE VELDT [LA SAVANE] CRÉATION 2018

20 NOV. – 9 DÉC. 2018
PHILIPPE QUESNE
CRASH PARK, LA VIE D'UNE ÎLE CRÉATION 2018

NANTERRE
AMANDIERS
18 CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
19

RÉSERVATIONS / INFORMATIONS PRATIQUES
nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00

Festival d'Automne

LA REPRISE - HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)

MISE EN SCÈNE MILO RAU / NANTERRE-AMANDIERS JUSQU'AU 5 OCTOBRE (Vu au Tandem Douai-Arras en mai 2018)

« "La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I)" de Milo Rau témoigne à nouveau du désir du metteur en scène suisse allemand d'interroger les possibilités du théâtre face au réel. »

OÙ L'ON CONSTATE AVEC VIOLENCE QUE LA VIOLENCE EST CAPTIVANTE

— par Mariane de Douhet —

D'un fait divers, on n'a généralement qu'un aperçu lacunaire: il est une irruption de l'horreur dans l'ordinaire, ce à quoi on n'est jamais confronté directement, ce qu'on tient à distance par l'imagination. Milo Rau fracasse cette digue en reconstituant le meurtre très médiatisé d'un jeune homme homosexuel, Ihsane Jarfi, à Liège, une nuit d'avril 2012, crime sordide sans motif apparent si ce n'est le nihilisme d'une jeunesse rongée par le chômage, dans un environnement sinistré par la chute des hauts-fourneaux.

Prenant la forme d'une enquête asphyxiante, la mise en scène est si habile qu'elle nous accueille dans cette affaire lugubre avec la volupté d'un polar, la densité enveloppante d'un suspense dont on connaît pourtant l'issue – un meurtre infâme, commis par des petites frappes aux impassibles visages, dont le désœuvrement prépare le pire. La gangue d'apparente fiction se voit soudain déchirée par l'effroi du questionnement: sommes-nous de simples spectateurs, ou des témoins? Il ne s'agit plus de réalisme mais de réalité. C'est notre propre plaisir pris au théâtre, ainsi que notre responsabilité devant

la violence, qu'interroge ce spectacle, dont l'immense réussite consiste à départitionner nos dimensions familières: nous ne sommes ni dans le réel ni dans le récit, quelque part entre les deux, dans des tropiques de la violence, là où l'indécision inquiète autant qu'elle envoûte. Nappée par l'électro inquiétante d'Aphex Twin, exacte réplique musicale du contexte industriel poisseux, où se croisent les lignes d'une pluie sale et du halo glauque des phares de voitures, la mise en scène exsude le malaise. Car la violence à laquelle on assiste n'est aucunement «représentée» – entendre «mise à distance par la fiction»: elle est là physiquement et formellement, perceptible dans des corps marqués, des faces verrouillées, dans la fixité frontale des plans de caméra, dans l'insoutenable étirement du temps consacré, pendant la pièce, au déroulement du crime.

“

Déflagration spontanée

Le directeur du NTGÉ épouse ainsi l'un des dogmes de son manifeste: le théâtre ne doit pas «représenter le réel, mais rendre la représentation réelle». «Être metteur en

scène, c'est comme être livreur de pizza. C'est la pizza qui compte», affirme, comme une prophétie inaugurale, l'un des comédiens. Rien n'est ici effet de violence, tout est violence brute, purgée des traditionnelles médiations de comédiens et metteurs en scène qui se regardent faire. Le dispositif de départ, mise en abyme du crime – trois comédiens font passer un casting à des comédiens non professionnels afin de «rejouer» le drame –, annonce le projet: la «reprise», c'est celle qui consiste à réfléchir le réel – le reprendre, le refléter pour le penser – ainsi qu'à déjouer son propre programme: glisser d'une ouverture ironique en forme de énième réflexion métathéâtrale vers la brutalité des faits. Humour des comédiens, tacle grinçant aux frères Dardenne (qui phagocytent la misère locale), distance des comédiens à l'égard de leur propre jeu, tout est là pour rappeler qu'autour du fait divers le réel continue – insérant la violence dans une engourdissante quotidienneté. Ce soir-là, dans le public, s'est produite une réaction viscérale, le bond inattendu d'un spectateur, réagissant à ce qu'il voyait. Cette déflagration spontanée éclairait alors encore mieux la fin – le but comme la terminaison – du spectacle: porter la fiction, l'artifice, à son comble pour qu'en jaillisse le réel.

FOCUS

Festival d'Automne

MAMA

MISE EN SCÈNE AHMED EL ATTAR / THÉÂTRE DE CHOISY-LE-ROI LE 9 OCTOBRE, MC93 DU 11 AU 14 OCTOBRE

(Vu au Festival d'Avignon en juillet 2018)

« Quand l'homme ne fait que passer, reste la femme. Et dans ce salon bourgeois du Caire, elle occupe toute la place. »

ILS SONT VENUS, ILS SONT TOUS LÀ

— par Florence Filippi —

Après « La vie est belle » et « The Last Supper », « Mama » vient clore la trilogie d'Ahmed El Attar sur la famille égyptienne. Pour ce troisième opus, le metteur en scène choisit d'interroger la responsabilité des mères dans la transmission des valeurs patriarcales, dont elles sont autant les vectrices que les victimes.

«Mama» se joue dans un salon où circulent tour à tour les protagonistes de la pièce, et dans ce royaume domestique, Mama règne, presque toute-puissante. Son ascendant passe par les mots, leur force d'humiliation, de culpabilisation, et leur pouvoir de répétition et d'intégration des schèmes de domination. C'est une famille aisée du Caire qu'Ahmed El Attar met en scène ici. Une famille où chacun vient s'en remettre à la Mama, tenue d'arbitrer les conflits larvés de la communauté en l'absence du père. C'est elle qui lance les verdicts, tandis que l'homme, qui daigne apparaître par moments, peut se passer de l'exercice du pouvoir, puisqu'il règne en maître incontesté. C'est elle qui travaille à asseoir l'autorité des mâles, à ses propres

dépens, à ceux de ses enfants. C'est elle qui participe à la transmission de sa propre oppression. La sujétion passe par les mots de tous les jours, les allusions et les imprécations larvées, contrôlant tour à tour fils et filles de la famille. Ahmed El Attar réfléchit les conditions d'oppression de la femme égyptienne et suggère que les termes de cette domination seraient aussi incorporés et transmis par les femmes, responsables de l'éducation des hommes en devenir. La domesticité se fait un espace de contrôle et d'enfermement, où la femme construit elle-même le mépris dont elle est l'objet, transmettant l'héritage patriarcal par-delà la mort du père qui intervient au cours de la pièce.

“

Désir d'en finir avec les traditions aliénantes

La scénographie, épurée, construit un cadre autour du salon, séparé du reste du monde par des échafaudages grillagés ; un dispositif qui suggère un environnement fragile et destructible, néanmoins carcéral. Ce luxe de la claustration n'est pas le moindre paradoxe de cette

domesticité égyptienne : les aliments y sont avalés de force, les compliments y sont aussi des reproches, et les marques d'affection, des attaches aliénantes... Les tableaux familiaux sont ponctués de passages chantés, qui viennent scander la pièce de parenthèses métaphoriques, dont on aurait aimé qu'elles se prolongent. Car les vraies questions sont parfois abordées succinctement dans cette mise en scène : et ces moments de suspension auraient pu être propices à une réflexion plus étirée. Après les créations des Iraniens Amir Reza Koohestani et Gurshad Shaheman, ainsi que le magnifique concert de Souad Asla et des femmes de la Saoura, « Mama » ébranle et interroge la force du patriarcat dans les sociétés arabes, et l'impossibilité des fils et des filles de s'y construire en dehors des stéréotypes de genre. De ces différents spectacles, on retiendra le désir d'en finir avec les traditions aliénantes, et l'on entendra le cri sourd des hommes et des femmes par-delà les déterminismes. On retiendra, surtout, la présence de Menha El Batroui, qui campe une Mama percluse de force et de faiblesse mêlées, à l'image de toute la communauté qu'elle incarne.



« Le Procès », de Krystian Lupa © Magda Hueckel

Festival d'Automne

LE PROCÈS

MISE EN SCÈNE KRYSZTIAN LUPA / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE

« En Pologne, où le pouvoir conservateur en place entraîne le pays dans des voies de plus en plus kafkaïennes, le metteur en scène Krystian Lupa, familier des auteurs de langue allemande, aborde pour la première fois l'œuvre de Franz Kafka. »

DES LIMBES

— par Victor Inisan —

Chef-d'œuvre labyrinthique que le « Procès » du maître Krystian Lupa, de retour à l'Odéon, où l'ombre du climat politique en Pologne transperce une fiction enchevêtrant elle-même avec brio éléments romanesques et biographiques de Kafka.

«The time is out of joint» : la formule shakespearienne résonne crescendo en 4 h 30 d'une désertion aménagée dans les pores du temps. L'accusation faite au protagoniste – encore inexplicable et toujours intimement universelle – surgit au présent abrasif dans « Procès » : le phénomène qui rrape le trio Joseph K. / Franz K. / K. Lupa empoisonne lui-même trois parties, dont la densité excède la compréhension, en l'infusant d'une série de dédoublements malades : Joseph K. devient Franz K., qui mute en Franz Kafka, eux-mêmes habités par le demiurge de coton Krystian Lupa susurrant en français dans leur tête à tous ; sans parler du double qui rôde en italiques et en chair sur la scène de l'action (Marcin Pempus)... Et tous ceux-là encadrés d'une scénographie que Lupa habille encore d'intelligence, de concert avec le vidéaste Bartosz Nalazek, lorsque les murs dé-

crépis deviennent une matière à projeter l'esprit : église ou prison, tribunal ou « chez soi » – toujours la même rengaine que la surimpression vidéo illumine de similitudes... Pour ne pas dire de simulacres, à y voir le dédale jauni dans lequel s'enfoncent Franz K. sans relâche, à la recherche d'une autre lumière, solaire, éclairante, qu'il aura déjà effacée malgré lui avec le mot « espoir ».

“

Sur le seuil limbique de l'éternité

Ne reste de gaieté que de contaminer le spectateur s'épuisant aussi dans le fleuve kafkaïen : ce « Procès » est éreintant, il transpire la révolte de l'équipe de création, après qu'un piètre artiste parachuté au Teatr Polski et ami du PIS (le parti conservateur au pouvoir) a mis en péril la production du projet... Elle fut bientôt scellée de silence : c'est l'image, dans le spectacle et en vidéo, des acteurs à la bouche gaffée que Franz K. reconnaît religieusement comme ses collègues. Tous réunis sous la houlette d'un même réquisitoire : pages vides mais fusil en joue, les balles blanches pleuvent. Des soutiens européens ont permis à Lupa de conclure son « Procès » ;

bien heureusement, car l'esprit du maître septuagénaire rayonne, et surtout lorsque, dans la partie centrale, K. n'est autre que Kafka, alors alité en compagnie de son ex-fiancée Felice Bauer, de son ami Max Brod et de Greta Bloch... L'un parle ou dort, l'autre lit ou écoute à distance : les malheurs de l'homme et de sa créature se confondent. Et quel art de l'épuisement, tant les minutes somnambules gorgent la salle de limbes où l'on s'engluerait plaisamment, avant que leur folie soudaine n'emporte la scène ! Max Brod vole la perruque de Greta et renverse toutes les chaises sans raison apparente... Leçon d'événement : mesurer le « trop long » pour faire advenir un « plus que présent ». Rares sont les subversifs, et Lupa en est – d'un temps toujours submersible où le présent est une myriade de futurs avortés ; dans son approche purement négative, il a le soin d'ébaucher tout ce qui n'arrivera pas. Comment ne pas être frappé par tant de richesse ? Franz K., dans la dernière partie du récit apocryphe, découvre une multitude de piles de caisses nappées d'un ciel bleu roi : l'infini en cartons. K. bouge et le cadre avec lui, mais il ne peut pas entrer : une porte en défi du temps a grincé, et K. s'est bien installé, inconfortable, sur le seuil limbique de l'éternité.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

Festival d'Automne

L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ

MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO / THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

(Vu à la Maison de la culture du Japon en septembre 2016)

« Au cœur des montagnes du Japon et de leurs sources thermales, dans une auberge dédiée aux bains traditionnels, deux marionnettistes arrivés de Tokyo attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle. »

LA DERNIÈRE AUBERGE AVANT LA FIN DU MONDE

— par Mathias Daval —

Né en 1976, Kurô Tanino fait partie de cette nouvelle génération de metteurs en scène japonais qui ont réussi à exporter leur travail. Avec « Avidya - L'Auberge de l'obscurité », c'est un peu une nouvelle de Maupassant à la sauce japonaise : de l'ultraréalisme nimbé d'une étrangeté indéfinissable.

Dès la première séquence, lorsque l'improbable duo de marionnettistes en provenance de Tokyo pénètre dans le hall de l'auberge, solitaire abri perché sur une montagne, tous les ingrédients sont là : l'attente, le mystère. Qui les a convoqués en ces lieux ? Un à un, on découvre les habitants de cette faille spatio-temporelle, enveloppée de vapeurs, de pénombre et de bruits d'insectes. Car la dramaturgie repose entièrement sur ces personnages détraqués malgré eux, autour du père aux cheveux longs, atteint de nanisme (l'incroyable acteur et magicien Mame Yamada), et de son fils, dont on ne saisit pas très bien le mal mental. Ce n'est pas un hasard que Tanino soit un ancien psychiatre ayant viré sa cuti. Pour appuyer ce décryptage de l'âme humaine, tortueux et symbolique, un système de dualités (jour et nuit, ville et campagne) et une

voix off (Ritsuko Tamura) renforcent la dimension fabuliste du récit et entretiennent une réalité instable. « Avidya » est héritier du nô en ce sens que c'est l'inconscient qui prépare le terrain de l'intrigue. Jeu d'ombres et de lumières, c'est un envoûtement pour qui sait se laisser bercer par sa lenteur subtile, digne des grands maîtres du cinéma japonais. Le plateau tournant, manège à deux niveaux utilisé ici avec une efficacité sans faille, permet de fluidifier les changements de scène en simulant des mouvements de caméra, comme si la pièce était un long plan-séquence.

“

Jeu d'ombres et de lumières

Il n'est pas toujours aisé de déchiffrer les enjeux relationnels des personnages balançant entre névroses et rapports sociaux très codifiés, et refusant de dévoiler entièrement leur intimité psychique. C'est plutôt la dimension physique et sexuelle qui est au cœur de l'intrigue, parfois exposée sous son jour le plus grotesque ou humoristique : « Je veux voir vos corps », dit l'aveugle, qui prendra peur en touchant les membres difformes de la marionnette du nain. La source

thermale semi-obscur et silencieuse située derrière l'auberge est le lieu d'exposition d'une nudité à la fois pudique et crue, qui n'a rien d'érotique. C'est à une nuit de désirs frustrés et difficilement exprimés que nous convie Tanino, à l'image de cette geisha quadragénaire qui doit attendre l'ultime séquence pour que, à l'aube d'un jour nouveau, elle voie enfin se réaliser son désir de maternité. Sans doute l'auberge, sorte d'égrégore des esprits d'antan, possède-t-elle une volonté propre. Menacée par la construction d'une ligne de trains rapides Shinkansen, elle a réuni une dernière fois dans son onsen (bain thermal) un échantillon de l'humanité. Car par ses décors, ses rituels et la présence cruciale du personnage Sansuke, dont la profession désuète consistait en soins corporels, « Avidya » est un hommage aux traditions. L'histoire est au service d'une nostalgie évidente d'un Japon aujourd'hui disparu. C'est une sorte de *shômingeki*, une narration du quotidien des gens ordinaires, déclinée ici en représentation à la fois austère et barrée de *weirdos* dans une ambiance fin de siècle. Et surtout un moment de théâtre poétique, d'une forme que l'on a peu l'habitude de voir sur les scènes françaises.

FOCUS — JAPON

Festival d'Automne

ABOUT KAZUO OHNO

MISE EN SCÈNE TAKAO KAWAGUCHI / THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE PIERRE CARDIN DU 2 AU 5 OCTOBRE

(Vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016)

« Le performeur Takao Kawaguchi reproduit la danse de Kazuo Ohno, inventeur du butô, à partir des enregistrements vidéo de ses créations. Un fascinant travail sur l'authenticité et la profondeur qui fait surgir de vertigineuses questions. »

KAZUO REVIVAL

— par Rick Panegy —

Il y a si peu d'espace entre l'hommage et l'imitation, entre l'inspiration et le plagiat. Kawaguchi se détourne habilement de tout cela : il redonne à vivre une icône, il ranime la légende, il rend éternel le mythe.

En dupliquant à l'identique certaines des dernières pièces du danseur-chorégraphe Kazuo Ohno - l'un des fondateurs du butô, artiste référence de la danse moderne japonaise -, Takao Kawaguchi s'efface derrière la figure du maître. Il reproduit chaque geste, expression, costume de certains passages des ultimes œuvres d'Ohno filmées entre 1977 et 1985. Avec franchise, sans tenter de cacher son geste de copiste : un vestiaire où il se travestit en Ohno côté cour ; un écran où sont projetés titre et année du film côté jardin. La bande-son est directement celle des films : on y entend les spectateurs tousser, les pas de Kazuo

Ohno frapper le sol, les applaudissements... De l'intention, rien n'est caché dans cette imitation parfaite. Rien n'est volé. Tout est parfaitement avoué. Qu'apporte donc ce curieux geste artistique ? Alors même qu'existent ces enregistrements vidéo, donnant à voir Kazuo Ohno dans toute son immense expressivité, avec le parcours, la longévité et le talent qu'on lui connaît ?

“

Un air de procession mystique

À quoi rime donc l'idée de reproduire dans le détail le travail d'un autre ? Quelle appropriation ? Un geste de copiste clivant : il en faut peu pour que d'aucuns reprochent à Kawaguchi de s'attirer l'admiration facile, en empruntant les traces déjà parfaitement dorées d'une icône de la danse moderne. En réalité, Kawaguchi n'écrit

pas, à travers ce catalogue de masterpieces, sa seule admiration. Il transcende aussi le simple hommage. En explorant l'incarnation (jusqu'à la reproduction minutieuse des saluts), il imprègne son spectacle d'allures de revival : une manière de rendre éternelle la vivacité du butô d'Ohno, identique mais factice, non pas renouvelée mais réincarnée. Un prolongement en chair et en os, une possibilité offerte d'assister (le mensonge est admis, délicieusement ignoré) à une représentation vivante d'un mort : un voyage dans le temps, une faille spatio-temporelle, renforcée par le contraste des premières minutes, décalées et étranges, empreintes d'une forte contemporanéité. Il y a dans ce spectacle un air de procession mystique : on la suit.

LES CAHIERS JAPONAIS

Les deux tomes de ce voyage graphique ne sont pas ici à prendre comme les épisodes chronologiques d'un feuilleton mais se découvrent page après page avec autant de surprises que de délectation. Ils sont les miscellanées d'une passion au long cours d'Igort, célèbre auteur de bande dessinée italien, avec le Japon qu'il connaît, qu'il aime et qu'il voit changer au fil de ces voyages. Il nous raconte autant son travail, qu'il essaie d'exercer avec les codes japonais, que les histoires fantastiques anciennes et contemporaines, qui construisent l'imaginaire des Occidentaux pour la culture nipponne. Plus que des albums, ce sont des objets-monde, des plongées en mots et en dessins dans la moelle de l'âme d'un pays. **Marie Sorbier**

BD / IGORT
— ÉDITIONS FUTUROPOLIS —

CARTE BLANCHE À ARI KURODA

Surprendre et émerveiller semblent constituer les axes de l'exposition réalisée par Aki Kuroda à l'Aquarium de Paris. Dans cet environnement marin, l'artiste japonais, créateur de la cariatide iconique, et dont les grands formats sont emplis de poésie, organise autour de certaines de ses œuvres une explosion de musiques, d'images et de sons, à l'aide d'artistes, certains évoluant en liberté entre les salles (une danseuse immaculée se déplaçant comme une méduse), d'autres statiques (un maître d'ikebana ou un rappeur infatigable) mais tout aussi étonnants. L'une des idées géniales de Kuroda est de se tenir debout devant un aquarium géant rempli de requins tandis que ses vidéos sont projetées en arrière-plan, comme si le peintre plongeait avec les poissons, en apnée totale. Du génie. **André Farache**

EXPOSITION
— AQUARIUM DE PARIS JUSQU'AU 11/11 —

Festival d'Automne

SAMBASÔ, DANSE DIVINE

Entre les quatre piliers du théâtre nippon, la grande tradition du kyôgen et du rituel shintoïste est performée par la famille Nomura, dont l'aîné, Mansaku, est reconnu « trésor vivant national ». La richesse du programme réside dans ses contrastes. « Tsukimizatô » se présente comme une fable populaire. Un vieil homme y est tourné en ridicule et bastonné pour sa naïveté. Dans un panel de danses et de poésies chantées, les artistes se déplacent en kata, munis de larges éventails servant également de coupes pour boire le saké. Les gestes sont plus lourds et lents dans « Sambasô », qui baigne dans une obscure lumière. Les comédiens danseurs, en transe, puisent la force de la terre et nous emportent dans leur imprécation d'Amaterasu, déesse de la lumière à l'origine du pays du Soleil-Levant. Un fascinant voyage au cœur du Japon. **Christophe Candoni**

CONCEPTION HIROSHI SUGIMOTO
— THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE PIERRE CARDIN —

Festival d'Automne

THE DARK MASTER

Alors que la scène française théâtrale en est tout à nous faire entendre un pêle-mêle de voix, qui sur le mode de l'oratorio, qui sur celui de la chorégie, le Japon fait parvenir par l'intermédiaire de Tanino une voix souterraine qu'un *dark master* prononce à son apprenti cuisinier pour l'aider à exceller aux fourneaux. Branchée sur la fréquence d'un subconscient collectif, la voix tisse une fable à propos d'un Japon contemporain, assailli de maints côtés, travaillé et broyé par un capitalisme ordurier qu'on espère malingre. Le dispositif ingénieux donne à chaque spectateur un écouteur pour que celui-ci se livre aussi aux forces phoniques proprement persuasives, amplifiant sur le mode de l'écho un principe phare : la double énonciation résonne alors partout. Mais quelque chose d'un peu âcre reste en bouche, en dépit de la finesse du texte – peut-être le goût d'une patine à dépolir. **Timothée Gaydon**

MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO
— THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS —

EN BREF
JAPON

Festival d'Automne

SHOCHIKU GRAND KABUKI

Mêlant le chant (*ka*), la danse (*bu*) et les arts de la scène (*ki*), le kabuki est un art ritualisé, dont les moindres détails – de la mise en mouvement jusqu'au plus infime trait de maquillage – sont minutieusement reproduits depuis la période d'Edo. « Narukami », la première des deux pièces présentées durant la soirée, a ainsi été créé en 1684 tandis que « Iromoyô Chotto Karimame » vit le jour au début du XIX^e siècle, époque où les dramaturges du kabuki rivalisaient d'ingéniosité et de provocation. Si les intrigues des deux œuvres, un brin surannées, peinent à entrer en complète résonance avec le spectateur contemporain, la complexité des poses, la subtilité musicale et chorale et l'infinie rigueur de l'interprétation des deux stars du kabuki nipponnes Nakamura Shidô II et Nakamura Shichinosuke II participent grandement à l'enchantement de cet étonnant voyage artistique. On notera l'absence notoire de femmes au plateau – le comédien *onnagata* est capable de jouer aussi bien la femme que l'homme. **Agathe Charnet**

COMPAGNIE SHOCHIKU
— THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT —

YÛGEN

Avec une mise en scène faisant intervenir la 3D au cœur même d'un haut lieu de la tradition théâtrale française, l'Opéra royal du château de Versailles, le metteur en scène japonais Amon Miyamoto ne pouvait mieux illustrer sa volonté de moderniser le théâtre nô. Si cet artiste reconnaît ne pas apprécier particulièrement la 3D, il explique que ce procédé lui permet d'approcher au plus près l'essence du nô, de rendre accessible le Yûgen, un monde invisible qui relie les humains à la terre. Et la magie opère lorsque les comédiens, en kimonos de cérémonie, dansent sublimement devant des images hyperréalistes d'un fleuve au pied du mont Fuji, et rend bien sensible aux spectateurs la poésie de la nature, notion fondamentale de l'esthétique japonaise. Remarquable ! **André Farache**

MISE EN SCÈNE AMON MIYAMOTO
— OPÉRA DU CHÂTEAU DE VERSAILLES —

TRIPLE BILL #1

Trois formes en hommage à la culture hip-hop. La pièce « Reverse », de Jann Gallois, repose sur le principe de décomposition du mouvement et construit une variation autour du *headspin*. D'une révérence cérémonieuse, cinq *b-boys* nippons plongent au sol pour ne plus décoller la tête du plateau. Une chorégraphie digne des jeux d'arcade, qui mue les danseurs en créatures robotisées et frénétiques. Ce sont les mêmes interprètes que Kader Attou a choisis pour « Yoso », une transe poétique autour des cinq éléments, qui nous emporte en vagues organiques. Le clou du spectacle demeure la rencontre entre le vogueing nippon déjanté des Tokyo Gegegay et le public du théâtre de Chaillot. Le look androgyne du leader (quelque part entre François Chaignaud et Ladybug) et la transe « hyst-eros-pop » de ses quatre amazones n'auront pas manqué de décoiffer la horde des anciens vilardiens, battant vainement des mains tandis que les performeurs s'emballent. **Florence Filippi**

DANSE
— THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT —

DANSER AVEC L'INVISIBLE

Distinction amplement méritée pour « Danser avec l'invisible », désigné « meilleur livre sur la danse », Prix de la critique 2017/2018. Par le truchement d'un livre d'entretiens avec la star japonaise de la scène underground Akaji Maro, Aya Soejima ne nous raconte pas seulement la vie intime (la maladie, les rapports avec Mishima et Araki, la vision du théâtre et de la danse) et publique (avec la compagnie Dairakudakan) de ce danseur et chorégraphe inclassable, figure mythique du butô, elle nous fait ressentir la vibration de la scène japonaise artistique, guidée par une recherche esthétique et spirituelle absolue. Un livre indispensable sur la danse et le théâtre japonais. **André Farache**

LIVRE / AKAJI MARO
— RIVENEUVE - ARCHIMBAUD ÉDITEUR —

THÉÂTRE DE LA PORTE ST-MARTIN

MISE EN SCÈNE PETER STEIN

PIERRE ARDITI

ISABELLE GÉLINAS

JACQUES WEBER

MOLIÈRE

MANON COMBES

BERNARD GABAY

FÉLICIEN JUTTNER

MARION MALENFANT

LOÏC MOBIHAN

FRANÇOIS MENOU

CATHERINE FERRAN

JEAN-BAPTISTE MALARTRE

LUC TREMBLAIS

01 42 08 00 32
PORTESTMARTIN.COM

BY CO-PRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE MONTAIGNIER DE VERSAILLES

FNAC C NEWS la terrasse LE FIGARO 2 inter

FIMALAC CULTURE

Festival d'Automne

INFIDÈLES

MISE EN SCÈNE TG STAN & DE ROOVERS / THÉÂTRE DE LA BASTILLE (DU 3 AU 6 AVRIL À LA COMÉDIE DE GENÈVE)

« Avec "Infidèles", tout comme dans "Scènes de la vie conjugale" ou encore "Après la répétition", les compagnies tg STAN et de Roovers rendent hommage à Bergman, à la qualité de ses dialogues souvent durs, parfois cruels. »

ON NE BADINE PAS AVEC BERGMAN

— par Ysé Sorel —

Bergman, qui aurait eu cent ans en juillet dernier, est partout, non seulement sur les écrans, avec différentes rétrospectives (à la Cinémathèque française, au festival de La Rochelle), mais aussi sur les scènes, comme celle du théâtre de la Bastille avec « Infidèles », par le tg STAN. Observateur lucide sinon cruel des relations humaines, Bergman écrivait, dans « Après la répétition » : « Il y a une représentation si ces trois éléments sont présents : la parole, le comédien, le spectateur. C'est tout ce dont on a besoin, on n'a besoin de rien d'autre pour que le miracle se produise. » Et cette simplicité féconde alliée à la faconde de sa verve

sied à la compagnie belge, qui n'a de cesse depuis bientôt trente ans d'interroger la question de l'acteur, le rapport au spectateur, et de mettre à nu les codes du théâtre. Dans ce scénario, Bergman se met en scène lui-même, au travail, en train d'imaginer un personnage. Au seuil du spectacle, ce dernier s'esquisse, dans un dialogue entre Frank Verduyssen et la comédienne Ruth Becquart : elle est séduisante, actrice, mariée à un chef d'orchestre auréolé de succès. Une vie sans fausse note, jusqu'à son basculement, tristement ordinaire et sur lequel la mise en scène n'a de cesse d'ironiser, dans l'adultère bourgeois. L'histoire

renvoie au théâtre de boulevard, avec les scènes vaudevillesques attendues – l'escapade parisienne, les amants surpris au lit par l'époux trompé – tout en le dépassant. Car Bergman tient plus de Strindberg que de Feydeau : il dissèque les failles de l'intime et du couple avec une langue acérée et souligne la tragédie de l'enfant (interprété par Jolente De Keersmaecker, dans un exercice périlleux et un brin agaçant) qui encaisse les égoïsmes et les mesquineries des adultes. Les clichés, par de tels déplacements, tendraient alors à devenir bouleversants, et les interrogations, métaphysiques. Dois-je rompre l'équilibre familial

pour vivre pleinement ma passion ? Tout doit-il être sacrifié au désir individuel ? Pourtant, la mise en scène du tg STAN, si elle est plaisante, reste « badine » et n'atteint pas une dimension tragique, préférant demeurer dans le registre efficace du caustique. Seules les références à la passion de Brahms pour Clara, ou au dialogue entre Papageno et le chœur dans « La Flûte enchantée », que relate le chef d'orchestre dont Robby Cleiren tient le rôle, étreignent. Manquant probablement la dureté de Bergman, et surtout la transcendance de l'écriture dans les visages, dont la caméra scrute le mystère, qui reste ici absente.

REGARDS

Festival d'Automne

LE PÈRE

MISE EN SCÈNE JULIEN GOSSELIN / MC93 (LES 22 ET 23 NOVEMBRE À VANDOEUVRE-LES-NANCY)

« Performance poétique pour un comédien, "Le Père" forme une sorte de pendant intimiste à la monumentale trilogie Don DeLillo que le metteur en scène Julien Gosselein présente par ailleurs au Festival d'Automne. »

« L'IMPORTANT, C'EST COMMENT VA S'INSCRIRE UNE ŒUVRE DANS UN TEMPS DONNÉ. »

— par Lillah Vial —

« Le Père », « performance poétique pour un comédien. » C'est exactement ça. Une performance. Et pleine de poésie, pour sûr. Ce qui surprend d'abord, c'est la radicalité de la mise en scène : plongés dans un noir profond avec pour seul repère le contact de leur siège, les spectateurs sont en prise directe avec la musique des mots. On est comme dans un rêve, bercé par la voix de Laurent Sauvage qui émerge des profondeurs. Où est-il ? Est-ce un enregistrement ? On s'interroge, mais pendant ce temps, la litanie bat comme un orage qui gronde. Le texte de Stéphanie Chaillou est une chanson qui nous

vient de loin, s'approche, et avec elle une forme d'angoisse assez indescrivable. Puis ça s'emballa, le flot devient un flux, la nappe sonore est de plus en plus lancinante, de l'électro bien hard qui fait vibrer les entrailles. Un flash de lumière très faible enfin, et l'acteur apparaît, peu à peu, tel un spectre, fantôme d'un homme de la terre qui vient conter son histoire et dresse un état des lieux plein de rage et de tristesse. Il n'a pas le droit de faillir, jamais, car l'homme doit être fort et brave, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au jour de trop où l'être tout entier dit « non ». « Et soudain, ce n'était plus ma vie. » Ce que recherche Julien Gos-

selin, c'est « un rapport physique aux choses ». Et c'est réussi. On est comme happé, abasourdi, presque submergé par la violence du dispositif. Les mots projetés en fond de scène martèlent l'écran et s'impriment sur les rétines. Ces mots qui viennent frapper les corps des membres du public, les ébranler, alors que l'acteur est dans une économie de mouvements presque hypnotique. On pourrait se dire « c'est un peu facile », mettre le son à fond, brancher les néons et la machine à fumée, jouer sur la présence seule d'un comédien qui a vécu... Mais l'expérience sensorielle est totale. L'émotion qui a traversé le metteur

en scène à la découverte de ce texte est palpable et il la communique avec talent. C'est ce qui est si beau dans cette pièce, cet objet artistique aux multiples facettes dans lequel les médiums surenchérissent et se répondent. Le père devient alors la traduction scénique des méandres de l'âme, une « Odyssée » du passage à l'acte, lorsque tout bascule, lorsque vraiment, ce n'est plus possible d'avancer. Et jusqu'au bout, la salle retient son souffle.

Texte du spectacle : « L'Homme incertain », Stéphanie Chaillou (Alma Editeur)

Festival d'Automne

COMPLETE WORKS:
TABLE TOP SHAKESPEARECONCEPTION FORCED ENTERTAINMENT
THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE PIERRE CARDIN
DU 11 AU 20 OCTOBRE

(Vu au festival Meteor à Bergen en octobre 2017)

« Une intégrale de Shakespeare sous forme de synthèses, intimes et enlevées, de chaque pièce : c'est le défi que s'est lancé Forced Entertainment. »

SHAKESPEARE, LA SALIÈRE ET MOI

— par Mathias Daval —

Avec « Complete Works : Table Top Shakespeare », la compagnie anglaise Forced Entertainment, créée par Tim Etchells au milieu des années 1980, s'attaque au monument des monuments avec un spectacle qui est loin de se réduire à son tour de force. Le principe : résumer chacune des 36 pièces de Shakespeare sans autre dispositif qu'une table et des objets du quotidien, manipulés par le conteur, pour incarner les personnages. Nous avons eu l'occasion de voir un condensé des « Deux Gentilshommes de Vérone », narré par Nicki Hobday, avec des canettes de bière en guise de Valentin et Proteus, et le chien Crab en râpe à fromage... Il est nécessaire d'avoir assisté aux quarante-cinq minutes d'une représentation pour reconnaître, derrière le minimalisme absurde du procédé, toute la portée de ce projet intrigant. Sans comédiens, sans texte du corpus, sans scénographie autre que la manipulation de ces objets un peu ridicules, l'attention du spectateur se concentre entièrement sur

le déroulement de l'action et les enjeux dramaturgiques. Les objets sont bien entendu des éléments burlesques en soi – un peu comme dans le désormais culte « Store Wars » qui, sur Youtube, reprend l'intrigue de « Star Wars » avec des légumes... Mais les objets deviennent aussi des points de fixation qui permettent de mieux saisir les interactions entre les personnages. À la façon des techniques de mémorisation faisant appel à une visualisation spatialisée et symbolique des souvenirs. Pour qui ne connaît pas la pièce racontée devant lui, « Table Top Shakespeare » sera l'opportunité d'une session à vertu pédagogique ; pour tous les autres, ce pourra être un exercice poétique et ludique visant à surimposer à ces ossatures shakespeariennes la mémoire de comédiens ou de mises en scène déjà connus. Ou peut-être, plus simplement, l'occasion de se laisser embarquer par les péripéties amoureuses de la salière et de la poivrière.

Festival d'Automne

FASE

FOUR MOVEMENTS TO THE MUSIC OF STEVE REICH

CHORÉGRAPHIE ANNE TERESA DE KEERSMAEKER

CENTRE POMPIDOU

« 36 ans après sa création, "Fase" est devenue une archive vivante de l'histoire de la danse sans rien perdre de son épure minimaliste et de son intensité. »

DE LA NAISSANCE D'UN LANGAGE

— par Agathe Charnet —

Bruxelles, 1982. Une jeune femme de vingt-deux ans, tout juste sortie de l'école Mudra de Bruxelles et de la Tisch School of the Arts de New York, fait sensation en créant et en interprétant un duo au féminin sur quatre œuvres du compositeur américain Steve Reich. « Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich » apparaît d'ores et déjà comme le manifeste d'un langage chorégraphique aussi frappant que singulier. Près de quarante ans plus tard, l'ensemble de chorégraphies agencées par Anne Teresa De Keersmaecker a conservé toute sa puissance et sa force novatrice. « Piano Phase » : au centre du plateau tout d'abord, deux femmes vêtues de robes roses et de chaussettes montantes – marque de fabrique de De Keersmaecker, qui cosigne l'élaboration des costumes. Emportées par un geste rotatif du bras, les deux interprètes, dont les ombres sont projetées en arrière-fond, dessinent dans le vide des figures géométriques et tranchantes, tout d'abord en parfaite symétrie. Puis, sur le rythme lancinant de la musique minimaliste et progressive de Steve Reich, les corps se placent en asynchronisme, créant des brisures soudaines

et des lignes de faille dans l'hyper-maîtrise du mouvement. Le duo reviendra ensuite chaussé de bottes montantes et de tenues aux allures militaires pour « Come Out », que Steve Reich écrivit pour fustiger les violences policières durant la lutte pour les civil rights. Là encore le geste chorégraphique est à la fois retenu et violent, le tandem guerrier semblant se battre contre un ennemi invisible, prendre des coups et se relever, inlassablement. L'acmé de « Fase » réside sans nul doute dans le solo « Violin Phase » – superbement dansé ce soir-là par Yuika Hashimoto. Traçant à l'infini des cercles concentriques, succession de rosaces qui donneront leur nom à la compagnie de De Keersmaecker, le corps de la danseuse alterne envols et brisures, retenue du mouvement et infinie liberté du lâcher prise, l'espace d'une fraction de seconde. Ce sont ces instants de respiration, transcendant l'épure répétitive et les tensions des corps, qui préfigurent de façon magistrale le génie créatif d'Anne Teresa De Keersmaecker et sa prégnance dans le langage chorégraphique pour le demi-siècle à venir.

BAJO EL SIGNO DE TESPIS

MISE EN SCÈNE MATHIEU BERTHOLET
THÉÂTRE POCHE GENÈVE

— par Marie Sorbier —

Invité par son alter ego mexicain le festival DramaFest, le Poche, avec son directeur Mathieu Bertholet, s'empare des auteurs contemporains de là-bas et en donne une version pêchue à Genève. Puis vice versa. En se réclamant dès le titre du patronage de Thespis, premier acteur et inventeur de la tragédie grecque, le jeune auteur José Manuel Hidalgo nous confronte à un mélo bourré de pathos sauce sud-américaine. Le metteur en scène a l'intelligence de ne pas tenter d'aplatir ces montages d'émotion pour les rendre plus digestes et s'y promène en y amenant une esthétique sobre mais efficace et surtout une distribution très engagée, que l'on se prend à suivre dans leurs tribulations entre violences urbaines et familiales.

HATE

Festival d'Automne

CONCEPTION LAETITIA DOSCH & YUVAL ROZMAN
FESTIVAL NEXT / LA ROSE DES VENTS DU 30 NOVEMBRE AU
1ER DÉCEMBRE (Vu au théâtre de Vidy-Lausanne en juin 2018)

— par Marie Sorbier —

Il se passe quelque chose de l'ordre de l'inédit sur la terre rouge du théâtre de Vidy. Bien sûr, la scénographie majestueuse de Philippe Quesne induit un état immédiat et durable. Elle accompagne le voyage, devient un lieu refuge où le regard aime à se perdre et à se complaire dans un romantisme mélancolique. La forme occupe ici toute la place qu'elle mérite ; elle s'étale, prend ses aises, affirme en douceur la nécessité du beau et sa destruction à venir. Bien sûr, la présence imposante et imprévisible de l'animal altère les comportements. L'audience est silencieuse, pêtée de respect et d'une légère crainte comme l'actrice concentrée afin de maintenir la symbiose avec son partenaire. De cette tension partagée naît une communion des attentions, un flux palpable qui suspend le temps de la représentation. Et puis il y a ses mots, finalement assez anecdotiques, et usant à loisir des jeux du métathéâtre, on ne se regarde pas écrire mais on vide ses tripes et on tente de combler son vital besoin de partager. Le constat est désespéré, le quotidien est creux, les relations, décevantes. Alors on lâche la bride, et on tente tous les trucs habituels de la bien-pensance bobo : on fait semblant de s'engager pour des causes importantes et on se fait croire qu'en se recentrant on se trouvera enfin. Jolie vitrine à exposer dans les diners, mais c'est en se confrontant à des expériences contre-nature où la violence flirte avec le ridicule qu'un peu de sens et de pensée peuvent naître des décombres. En exposant une trajectoire personnelle, Laetitia Dosch se risquait à ajouter de l'eau au moulin bien fourni des soli de trentenaires « paumés mais drôles ». Pourtant, en assumant le « je » et en le sublimant par l'expérience du monstrueux, elle parvient à créer une nouvelle forme de théâtre, une utopie non pas joyeuse mais transcendée par des connexions d'une nature inconnue. Et si les perspectives personnelles ne laissent guère place à une éclaircie, c'est à un spectacle lumineux, risqué et magnifiquement imparfait que ce marécage de sentiments déçus donne naissance, délivrance attendue pour s'autoriser à poser enfin les (l)armes.

LES IDOLES

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE HONORÉ
THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (DU 11 JANVIER AU 1ER FÉVRIER 2019 A L'ODÉON
THÉÂTRE NATIONAL, PARIS)

— par Marie Sorbier —

On se souvient surtout de « Nouveau roman », qui avait déjà convoqué nos fantômes littéraires dans les nuits blanches des cours avignonnaises en 2012. Car même si « Fin de l'histoire » avait tout autant marqué nos esprits, ce nouvel opus de Christophe Honoré se calque volontiers sur le premier, reprenant les mêmes stratagèmes qui rendent ces œuvres-hommages si attachantes. Cette nouvelle bande de héros morts, nous les aimions déjà, nous les connaissons bien, ils font tous partie de notre panthéon culturel, et nous naviguons avec leurs travaux sur les scènes, les pages et les écrans qui nous font la vie plus belle. Il y a quelque chose d'hagiographique qui respire dans cette mise en scène, tout y est passé par le prisme de l'admiration presque adolescente que l'on cultive toute sa vie pour ceux qui y ont allumé la flamme. L'anecdote livrée par la voix d'Honoré en incipit dit déjà tout, mais les (non-)questions soulevées par ces intellectuels séropositifs, leur façon différente de vivre la maladie, d'en parler et de se battre demeurent à la surface. On effleure, on soulève les coins, mais les débats restent en plan, évacués par des pirouettes ou par les quelques très belles images qui meurent, elles aussi, trop vite (les claquettes devant l'enceinte, les pastèques de la scène finale...). Peut-être que l'intimité trop à vif avec son sujet a restreint le geste du metteur en scène ou que l'intention d'en faire un spectacle pour tous l'a poussé à arrondir et à lisser le tranchant ? Reste une distribution prodigieuse ; Marlène Saldana sait comme personne balancer sa puissance et sa folie et donne à Jacques Demy une ambiguïté réjouissante, Marina Fois offre sa voix à Hervé Guibert qui pleure son ami Foucault, et les garçons tous drôles, magnifiques et investis portent fièrement les costumes de ces idoles déçues.

Le Grütli Centre Le Grütli de production Le Grütli et Le Grütli de diffusion Le Grütli des Arts vivants

13 oct
Le Grütli invite
la Fête du Théâtre



15-16 oct
EF_Femininity
Marcel Schwald
& Chris Leuenberger
& le festival Everybody's Perfect



27 oct 24 nov
Bibliothèque de
projets non achevés
ou simplement évoqués
Céline Nidegger
& Bastien Semenzato
Cie SuperProd



3 nov
Faire le Gilles -
séminaire sur le cinéma #1
Robert Cantarella
& le GIFF

8-9 nov
Water Will (in Melody) /
Preview
Ligia Lewis
& Biennale de l'Image en Mouvement /
Centre d'Art Contemporain Genève



28 nov - 1er déc
Le Cogitoscope
Épisode_1
Vincent Coppey
& Jean-Louis Johannides
Cie Fatum en collaboration
avec la Cie En dérouté



Général-Dufour 16
CH-1204 Genève
+41 (0)22 888 44 84
www.grutli.ch
Billetterie:
+41 (0)22 888 44 88
reservation@grutli.ch

4-16 déc
Tout à Verlan
Christophe Balleys
Cie Jerrycan

AVEC LE SOUTIEN
DE LA
VILLE DE GENÈVE

GF iO CHEZ QUIER
CULTURE 20

LE COURRIER 360°

PRO
GRAMME
CH

Saison 2018-2019 1/3 Septembre-décembre

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

CRANS-MONTANA

FESTIVAL CIRQUE AU SOMMET
— par Mariane de Douhet —

Ce n'est qu'une fois monté dans le funiculaire direction les 1 500 mètres d'altitude de la station Crans-Montana qu'on réalise qu'aller voir des acrobates se propulser dans les hauteurs, alors qu'on est soi-même déjà en altitude, a quelque chose de drôle et de poétique à la fois : outre le fait de suggérer avec délicatesse ce prolongement de la nature par l'art – la montagne gravie, confions notre ascension aux interprètes –, l'événement Cirque au sommet, deuxième édition cette année, fait preuve d'un formidable culot, celui d'avoir osé le mélange des genres absolu : accueillir la fantaisie loufoque du cirque contemporain – la compagnie québécoise Machine de Cirque – dans la cossue station suisse, distiller, dans sa pesanteur tranquille, un certain sens du foutraque, installer un chapiteau et son cortège d'accessoires (barre russe, tremplin, giclures de peintures) dans le creux d'un sommet silencieux, déployer un village d'activités autour du cirque, tout ça en contrebass des vitrines de luxe : il fallait oser. Qu'est-ce qui réunit le résident montanais, le marcheur estival, la Saoudienne en lunettes de marque, et le juif orthodoxe en famille – faune locale habituelle en ce mois d'août déjà un peu hors saison ? Plutôt que l'alpinisme et la joie de la consommation, souhaitons-leur que ce soient le cirque et les arts vivants. Il faut donc saluer l'audace

de voltigeur de Cirque au sommet, qui confirme cette année encore la réussite de sa danse des crêtes. La manifestation est d'autant plus un clin d'œil symbolique à la somptuosité des lieux qu'elle les prend à contre-emploi. Le spectacle proposé cette année, issu de la collaboration de la troupe québécoise et du célèbre duo comique suisse Cuche et Barbezat, nous fait pénétrer dans un musée : celui-ci devient le terrain de jeu de visiteurs qui n'entendent pas exprimer comme tout le monde leurs enthousiasmes et questionnements devant un tableau. Envahi par une bande d'amateurs voltigeurs, bondissants, contorsionnistes, le musée, univers corseté de règles, devient l'occasion d'une transgression folle et enjouée, à travers laquelle les flottaisons acrobatiques des uns, les échafaudages physiques des autres deviennent autant de manières d'exprimer leurs émotions face à d'invisibles œuvres d'art. On reste avec un sentiment de légèreté enjouée, à regarder les interprètes s'élaner avec tant de fluidité. L'événement a pour ambition de s'installer durablement dans la région valaisanne. Le lendemain matin, en contemplant le lever de soleil dans la vallée, on se dit que c'est cette double sensation de chute et d'élévation, de plongeon incertain, de vertige et d'apesanteur, que partagent le cirque et la montagne.

ENQUÊTE

MISE EN SCÈNE JUSTINE RUCHAT / THÉÂTRE DU GALPON
— par Sébastien de Dianous —

Dans une famille abimée où le silence s'est imposé, celui qui interroge le non-dit s'expose jusqu'à la destruction. Maladroit et démoni, il sait qu'il peut sombrer avant d'aboutir, et sa recherche de l'origine du silence est aussi une lutte pour la survie. Où sont ce frère manquant, ce père absent, cette mère blessée, cette faute tue ? Vais-je m'y perdre moi-même, brûler avant d'aboutir ? La comédienne et dramaturge Justine Ruchat propose une voie. Celle de s'appuyer sur un double. Deux personnages apparaissent dans son spectacle « Enquête » : une femme exaltée par le projet de rompre le mystère autour de la disparition de son frère, et à ses côtés une sœur imaginée dont on comprend qu'elle est aussi notre double. Celle-ci accompagne et défie, acquiesce ou rejette, atténue la solitude et apaise la souffrance. Sous une lumière spectrale, les deux femmes se lancent dans la quête d'un père aspiré par une secte en compagnie de leur frère. Ce dernier, à jamais perdu, a probablement subi

de lourds sévices de la part du même gourou. Influencée par le travail de Milo Rau mais aussi, sans doute, par celui de Dorian Rossel – autre metteur en scène suisse – lorsque ce dernier avait réinventé l'affaire Véronique Courjault (« Une femme sans histoire »), Justine Ruchat se saisit d'un matériau documentaire et judiciaire pour le transformer en aventure scénique. La profondeur de champ est belle, l'utilisation d'archives photographiques et vidéo, fine, aboutissant à une mystérieuse et splendide ascension de colline à reculons évoquant Mizoguchi ou Chris Marker. On pourra regretter le parti pris systématiquement déclamatoire des comédiennes – le « témoignage » – et la cadence millimétrée de la narration. L'émotion s'en trouve quelque peu bridée alors que c'est de drame familial et de chaos intime qu'il s'agit, émotion qui affleure lorsque la quête se dénoue, car certains mots sont enfin dits : banalité du mal, mère victorieuse des chercheurs de vérité, solitude des victimes, poids insupportable de l'absence.

JULIE'S PARTY

COMÉDIE DE GENÈVE
JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE
— par Sébastien de Dianous —

Dans un vieux bâtiment fatigué du boulevard des Philosophes, au centre-ville de Genève, on entend toujours le souffle de Benno Besson, l'homme qui convertit l'Europe à Brecht il y a plus de trente ans. Le couple Maillefer/Koutchoumov prolonge la tradition de la Comédie dans son ouverture de saison, grâce à une soirée « Mademoiselle Julie » joueuse et subversive. Passons sur la mise en scène lourdaude du texte même de Strindberg par le Belge Luk Perceval, où une inutile racialisation des rapports entre Julie et son valet, un jeu hystérique et des éclairages incompréhensibles brouillent l'intelligibilité du propos. Mais au bout d'une heure, la lumière vient. Le spectateur libéré de ce pensum peut à son goût investir cinq ou six lieux cachés du même théâtre, de la cuisine aux loges, du studio à la salle des costumes, pour assister à plusieurs « autres » « Mademoiselle Julie », versions short cut. Amir Reza Koohestani fait partie des metteurs en scène invités et programmatiques auxquels le format sied parfaitement. Sa rencontre entre Julie et Jean enregistrant le livret de la pièce pour une radio est drôle et crue, moderne, sexuelle, gracieusement portée par deux comédiens amoureux, Viviane Pavillon et Maxime Gorbatchevsky. Le soleil revenu, c'est Pascal Rambert qui interroge Julie, ou plutôt l'absente de cette consommation amoureuse entre Julie et Jean, la cuisinière Kristin. Kristin monologue et morigène tout à tour, parle du second rôle qu'elle est, parle du théâtre, parle tout court, sa voix devient une pièce à elle seule, celle où nous sommes, celle du spectacle que nous ne voyons pas. Ce merveilleux hors-champ scénique rattache les névroses de Strindberg à la férocité révolutionnaire d'Octave Mirbeau, exact contemporain de Strindberg. Et bien sûr à Brecht. Le plus émouvant pour la fin. Eh bien une fin justement à « Mademoiselle Julie », bien des années plus tard, imaginée par Tiago Rodrigues. Les amants déchirés sont fatigués, ils ont envie de s'aimer, ils ont envie de se répéter qu'ils sont heureux, ils le sont sans doute. Déclassés mais libérés, devenus capables de transposer leurs luttes dans un quotidien trivial, ils vivent une extase troublante de simplicité. Alors quoi de meilleur que de partager avec eux un verre de vin et une tranche de jambon. Merci « Julie's Party », ce fut une belle fête.

AUTOMNE
2018POINTS DE NON-RETOUR [THIAROYE] création
Alexandra Badea 19 septembre – 14 octobreRÉVÉLATION RED IN BLUE création
Trilogie
Léonora Miano – Satoshi Miyagi 20 septembre – 20 octobreINFAMMATION DU VERBE VIVRE
Wajdi Mouawad 8 – 30 novembreAU MILIEU DE L'HIVER J'AI DÉCOUVERT
EN MOI UN INVINCIBLE ÉTÉ
Anaïs Allais 9 novembre – 1^{er} décembreTOUS DES OISEAUX reprise
Wajdi Mouawad 5 – 30 décembre

Dévoilement de la programmation 2019 17 septembre

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONALwww.colline.fr • 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e

Le Monde

Télérama

TRANSFUGE

arte

inter culture

PROUST
CORNEILLE
PESCIA
SHAKESPEARE
MADANI
THERAULAZMOLIÈRE
BACH
ZIEGLER
MNOUCHKINE
MELQUIOT
PORRASTKM
THÉÂTRE
KLEBER
MELEAU
18 – 19
TKM.CH
RENNES
SUISSE

Festival d'Automne

LES DÉMONS

MISE EN SCÈNE SYLVAIN CREUZEVAULT / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE (ATELIERS BERTHIER) JUSQU'AU 21 OCTOBRE

« Poursuivant son compagnonnage avec le Festival d'Automne, Sylvain Creuzevault affronte, après le mythe de Faust, "Les Démons" de Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique. »

RÉDEMPTION

— par Mathias Daval —

L'œuvre de Creuzevault est traversée par la trituration de la chose politique, de « Baal » au « Capital et son singe » en passant par « Notre terreur ». Avec « Les Démons », il assoit son théâtre dialectique sur la prose prophétique de Dostoïevski pour créer un objet scénique aussi polymorphe que réjouissant.

« Les Démons » est plus qu'un étalage romanesque des tourments nihilistes qui secouent la jeunesse russe au milieu du XIX^e siècle. Contrairement au Bazarov du « Pères et Fils » de Tourgueniev, le Stavroguine de Dostoïevski transcende l'arrogance posturale d'une philosophie grossière de la *tabula rasa*. Est-il un être amoral ? Une créature tiède vomie par le dieu de l'Apocalypse ? Il est animé d'une fission intérieure entre un relativisme dandy et destructeur, et une quête quasi métaphysique qu'il est incapable de concevoir clairement, à cause de son crime et de sa puissance culpabilisatrice. Réflexion sur le socialisme comme athéisme profanateur des piliers de la société russe, mais aussi crainte de la dissipation de la Russie dans l'occidentalisation du monde et anticipation

des dérives totalitaires... L'œuvre de Dostoïevski est d'une densité redoutable. Là où Peter Stein avait fait le choix dix ans plus tôt de limiter l'épure, produisant un spectacle de douze heures (que l'on avait d'ailleurs pu voir, au Festival d'automne, dans ces mêmes Ateliers Berthier), Creuzevault a condensé et recomposé le roman. Trop ? Non, car au diktat de l'action émotionnelle, fût-elle révolutionnaire, Creuzevault oppose la pensée agissante qui, selon le mot magnifique d'Adorno, « a sublimé la rage ». Cette pensée est donnée à voir, sur le plateau, dans un bordel organisé, mûri, truffé de symboles ouverts aux interprétations les plus libres. Au cœur, l'obsession de l'homme face à Dieu. Et son échec ou sa réussite à transformer cette obsession en énergie créatrice, qu'elle soit politique, artistique ou intime.

“

Oeuvre du surgissement

Ponctué d'anachronismes assumés, d'effets scénographiques jamais superflus – à l'exception de quelques indispensables incursions hors du quatrième mur –, saturé de points d'achoppement religieux, « Les Démons » est une

œuvre laboratoire. Une œuvre du surgissement. Jouée sur le fil du rasoir, imbibée d'écriture de plateau et d'improvisation, elle témoigne d'abord d'un amour profond pour les acteurs, qu'ils soient les fidèles compagnons du metteur en scène (Arthur Igual) ou les nouveaux venus dotés de monologues taillés sur mesure (Nicolas Bouchaud et Valérie Dréville). Mais aussi d'un plaisir authentique de produire un théâtre jubilatoire délivrant une parole exigeante qui ne sombre jamais dans la litanie et le démonstratif. Hommage à la capacité prodigieuse de Dostoïevski de capter les tréfonds de l'âme humaine (Nietzsche ne disait-il pas avoir appris la psychologie chez le romancier russe ?), le spectacle fait de Chatov et de Kirilov les deux vrais tenants d'une identité mystique à la frontière de la gnose, de part et d'autre d'un Stavroguine flottant au cœur de son abîme intérieur. Cette « énergie insatiable d'atteindre une fin, tout en niant cette fin », c'est un peu cela aussi que cherche le théâtre de Creuzevault. Le récit s'achève sur le triomphe éphémère de la mort. Mais le retour au réel n'est pas mélancolique. Car la beauté peut sauver le monde, que le monde veuille la sauver ou non.

CRÉATIONS

SCALA

CONCEPTION YOANN BOURGEOIS / LA SCALA PARIS JUSQU'AU 24 OCTOBRE

« Yoann Bourgeois signe la première production de La Scala, une réaction en chaîne où les corps des huit acrobates et danseurs défient la peur et la pesanteur. »

MOUVEMENT PERPÉTUEL

— par Leïla Amar —

Le 11 septembre dernier avait lieu la réouverture de La Scala, l'une des plus anciennes salles de spectacles parisiennes. C'est pour cette occasion que Yoann Bourgeois a imaginé sa dernière création.

Un acteur entre sur scène par une porte qui grince. Jean, t-shirt blanc et chemise à carreaux, déambule de gauche à droite, s'affaire à quelques tâches dont on ne comprend pas bien l'objectif, puis enfonce un disjoncteur immense : le bleu du théâtre éclabousse l'entièreté du décor. Le défilé commence, du lit à la commode, de la commode à la chaise, de la chaise à la table, d'un acteur à l'autre, une seule et même action, un seul et même costume. Des escaliers jonchent le milieu de la scène et n'en finissent pas de monter. Vers où mènent-ils ? Nous n'en saurons jamais rien, et après tout, la question est dérisoire, car « Scala » est avant tout un perpétuel recommencement. À l'image de ce jouet en bois articulé à l'aide d'un simple bouton-poussoir, les acteurs danseurs deviennent des wakouwas humains l'espace de cette parenthèse philosophique. Ils montent et descendent ces escaliers mystérieux, se jettent dans le vide pour remonter, inlassablement. Ils font des tours, des ronds, entrent à gauche,

sortent à droite, par le haut, par le bas, surgissent d'une porte au milieu de nulle part pour disparaître par une ouverture au sol. « Mais qu'est-ce que tu en as fait ? Elle n'a pas pu disparaître ? » Les questions et les tentatives de réponses se superposent dans l'univers sonore emprunté au *rewind*, procédé également utilisé par Radiohead, qui signe la bande-son du spectacle avec l'album « A Moon Shaped Pool ». Mais que cherchent-ils ? De quoi tentent-ils de se débarrasser ? Pourquoi est-ce si difficile de comprendre leurs gestes ? C'était pourtant si simple de se laisser tomber en amour de cette poésie au Panthéon. Pourquoi est-ce si différent ? Non, je ne veux pas voir le même spectacle, mais je veux aimer ce que je vois, seulement la répétition m'embue les yeux, et je n'y vois plus très clair jusqu'au moment où...

“

En plein univers parallèle

Ce tumulte en face de moi finit par évoquer cette quête d'identité si banalement humaine, cette dystopie entre Moi et la société, Moi et la réalité. Je suis en plein univers parallèle, j'existe à plusieurs endroits en même temps, je ne suis nulle part vraiment. Je nais, je meurs et jamais

je n'en verrai la fin. Pont à double sens entre le réel et l'imaginaire, au milieu, « le temps qui passe dans tous les sens » nous dit l'auteur. Ces mains sorties du sol que l'on tâche de balayer rappellent le bruit du monde que j'aimerais tant faire taire pour pouvoir m'écouter juste une seconde. Ce tumulte, c'est certainement ce que l'on vit en soi quand on crée cet univers en deux fois deux semaines au milieu des marteaux-piqueurs et de la poussière d'un chantier jusqu'au matin de la première. Yoann Bourgeois, connu pour investir des lieux insolites, se sent à l'étroit dans les théâtres, leurs couloirs le bouleversent ? Mais La Scala n'est pas un théâtre comme les autres pour le chorégraphe, son rapport aux artistes, son modèle économique le poussent à accepter d'y créer quelque chose à partir d'un néant physique. Tout n'est qu'imaginaire à la base, rien d'autre qu'une idée pour inspiration. Les longueurs de cette réflexion existentielle sur le temps et le Moi n'auront pas eu raison de mon envie d'embrasser pleinement le sujet : il semblerait que ce ballet doive être digéré et non englouti d'un coup. Tout caractère de nouveauté écarté, je trouverai certainement un nouveau sens aux mouvements invraisemblables de Valérie Doucet et ses comparses sur la scène de ce dernier-né parisien.

LUMIÈRE2018
GRAND LYON FILM FESTIVAL
13/21 OCTOBREFestival Lumière
10^e édition!La passion
du cinéma,
le plaisir d'être
ensemble.Jane Fonda
Prix Lumière 2018Liv Ullmann
Claude Lelouch
Peter Bogdanovich
Javier Bardem
Biyouna
Alfonso Cuarón
Claire Denis...En octobre, retrouvez les invités
de Lumière 2018 à Lyon

CRÉATION

LOVE ME TENDER

MISE EN SCÈNE GUILLAUME VINCENT / BOUFFES DU NORD JUSQU'AU 5 OCTOBRE

« Six nouvelles de Raymond Carver sont adaptées pour 8 comédiens interprétant chacun deux rôles, chacun devant s'accorder, comme en musique et malgré les désaccords de leurs personnages. »

INTÉRIEURS

— par Florence Filippi —

Avec « Love me tender », Guillaume Vincent livre une adaptation ciselée, mais trop sage, de sept nouvelles de Raymond Carver. Comme dans ses précédentes créations, l'auteur metteur en scène s'attaque en virtuose au montage de son matériau textuel. Les nouvelles sont savamment découpées, recomposées, et la scénographie multiplie les tableaux kitsch de la domesticité bourgeoise, confrontant en miroir les couples à la dérive. Les intrigues s'imbriquent, se resserrent, et les répliques résonnent et se répondent d'un texte à l'autre. L'adaptation simultanée des différentes nouvelles tisse une unité dialogique, presque trop lisse, entre les différentes intrigues, là où l'écriture de Carver tire son intensité du caractère disparate et tronqué de ses situations. Tout comme le montage, la direction d'acteurs est presque trop maîtrisée et se ressent de l'écriture collaborative que le metteur en scène semble affectionner avec ses interprètes. Mais peut-être succombe-t-il trop au talent (remarquable !) de ses

huit comédiens, et à la tentation d'un jeu naturaliste qui emporte le rire, mais qui perd un peu de la charge poétique désabusée qui caractérise aussi le style de l'auteur américain. Si les intentions burlesques fonctionnent, on regrette qu'elles ne soient pas poussées à leur comble, pour plonger véritablement dans la mécanique absurde et l'emballage tragicomique de l'œuvre de Carver. Aussi certains partis pris demeurent-ils en demi-teinte, comme si les choix de mise en scène n'avaient pas été éprouvés jusqu'au bout ; le choix du vaudeville le plus potache et le plus trash, comme celui de la mélancolie la plus désabusée. L'image la plus juste de ce spectacle est offerte au dénouement. Les cloisons disparaissent, le fond de scène s'ouvre, et une forêt surgit dans la pénombre. L'actrice Émilie Incerti Formentini échappe enfin à l'enfer domestique et se perd entre les arbres, comme happée vers un non-lieu, celui du mystère qui se joue en deçà des mots. Car le silence et le non-dit sont au cœur de l'œuvre de Carver.

LA PHOTO



« Un Fil formidable », mise en scène Shû Matsui, Théâtre de Gennevilliers du 5 au 8 octobre © Jin Ohashi

I/O Gazette n°99 — 28.09.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu
I/O — 12 rue de Mirbel 75005 Paris
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Secrétaire général et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Leila Amar, Christophe Candoni, Agathe Charnet, Sébastien de Dianous, Mariane de Douhet, André Farache, Florence Filippi, Timothée Gaydon, Rick Panegy, Victor Inisan, Ysé Sorel, Lillah Vial.

Photo de couverture « God Knows » © Etang Chen

LE FAUX CHIFFRE

268

C'est le nombre de litres de champagne offerts par les comédiens pendant les spectacles du Festival d'automne.

L'HUMEUR

« Elle confond exigeant et pénible. »

Un spectateur

À LIRE

KRYSTIAN LUPA

Ouvrage dirigé par Agnieszka Zgieb (Editions Deuxième Epoque)

« En reproduisant plus de 200 de ses dessins, croquis et montages, ce livre donne accès à l'œuvre du grand metteur en scène polonais selon un autre angle, absolument essentiel. Il révèle l'artiste complet, en faisant ainsi découvrir la part graphique de son travail, autre versant de sa production artistique. »

LE DON DE SOI de Pippo Delbono (Actes Sud)

« Un livre de confessions, avec paroles et images de ce conteur de soi et du monde. Pippo Delbono fait le point sur ses réalisations et sur ses véritables désirs. Il nous livre ses visions intérieures, ses réflexions, telles des confessions. Il évoque ses terreurs psychiques, les questionnements existentiels qui l'animent. »

ABSENCE ET PRÉSENCE DU TEXTE THÉÂTRAL de Joseph Danan (Actes Sud - Papiers)

« Après avoir examiné la manière dont s'articulent texte et geste de mise en scène, Joseph Danan s'est posé la question de l'évolution de la scène théâtrale vers la performance comme art du présent. Dans ce nouvel essai critique, spectacle après spectacle, l'auteur poursuit sa réflexion, analyse les processus de création et l'écriture d'artistes majeurs de la scène contemporaine pour dresser un bilan des mutations du texte dramatique. »

LA FLÛTE ENCHANTÉE / BRUXELLES

MISE EN SCÈNE ROMEO CASTELLUCCI / LA MONNAIE (À L'OPÉRA DE LILLE À PARTIR DU 30 AVRIL 2019)

« "Die Zauberflöte" est l'une des œuvres de Mozart les plus célèbres et les plus aimées du répertoire lyrique. Romeo Castellucci s'éloigne délibérément de la dimension narrative de l'œuvre pour en explorer les émotions brutes et l'essence philosophique. »

NON FIAT LUX

— par Marie Sorbier —

Est-ce que l'opéra est en train d'ouater le talent des plus grands metteurs en scène ? Nous savions déjà qu'il volait au théâtre les meilleurs d'entre eux, mais, une fois confortablement installés dans ses filets dorés, les créateurs ont du mal à revenir à l'âpreté des planches et y perdent même parfois un peu de leur âme.

Car qui trop crée mal étirent ? Après de nombreuses tergiversations intérieures suite à cette flûte plus problématique qu'enchantée mise en scène par Romeo Castellucci à La Monnaie de Bruxelles, peut-être faut-il en conclure que c'est cette dénonciation qu'il a voulu incarner en dévoyant la lumière au profit de la nuit. En choisissant d'imposer à nos yeux circonspects une esthétique lourde et en nous refusant la moindre image forte, il frustrer les attentes que fait naître son nom sur un programme. Voilà donc, Romeo, tu nous montres dans le premier acte toute la charge et les codes ampoulés du baroque, sans décalage. À peine ce quatrième mur de gaze et cette courte

scène introductive où la lumière est définitivement brisée nous permettent-ils de reconnaître ta main derrière l'étagage de stuc. Et puis ce deuxième acte où le beige un peu sali d'un espace sans destination a remplacé le blanc laqué. Les passages récités, écrits pour l'occasion, sont une respiration et une échappatoire bienvenues pour les cerveaux friands de tes prodigieux coups d'éclat. Choisir le clan de la nuit, c'est donc proposer des scènes surexposées, à grand renfort de plumes et de perruques, comme grillées par cette lumière qui éblouit plus qu'elle ne révèle.

“

Meringue chantilly

C'est aussi transformer cette reine de la nuit en Clytemnestre (allégorie des plus flatteuses, car on le sait bien, il s'agit de la figure tragique fétiche du metteur en scène), mater dolorosa, qui se réfugie dans les ténèbres, lieu de la matrice où tout est encore en gestation. On

retiendra la fraîcheur du lait maternel combustible à néon et la confrontation charnelle des grands brûlés et des aveugles, eux aussi trahis par la lumière. On gardera surtout l'excitation joyeuse et communicative de la direction musicale d'Antonello Manacorda, qui par son attention à chacun donne une place aux chanteurs uniformisés dans la monochromie générale et tous dédoublés dans le premier acte, construit en symétrie orthogonale, meringue chantilly version Lido. La négation des interprètes comme la négation a priori de toute narration ne surprendra pas les fidèles du maître italien, mais pour pouvoir le suivre dans cette nouvelle initiation à la nuit, il a peut-être manqué cette violence pure qui peut naître seulement quand toute nécessité disparaît. Il est cette fois-ci plus intrigant de plonger dans le cahier de bord de la création proposée par La Monnaie, et de chercher l'image manquante, celle qui naît du montage, celle qui donne, qui pose de nouvelles questions sur une œuvre déjà tant commentée.

#ioiseverywhere

PARADISO / NEW YORK

MISE EN SCÈNE RICHARD MAXWELL / NANTERRE AMANDIERS DU 2 AU 6 OCTOBRE (Vu à Greene Naftali, New York, en janvier 2018)

« "Paradiso" est la nouvelle pièce de Richard Maxwell qui se déroule dans un futur proche, décrivant trois grands amours : sa famille, son pays et son dieu. »

MÉDITATIONS SUR L'AMOUR

— par Mathias Daval —

Après « The Evening », dont nous avons déjà parlé à l'occasion du Kunstenfestivaldesarts en 2016, le metteur en scène américain Richard Maxwell achève son triptyque inspiré de « La Divine Comédie » de Dante.

Il y a toujours eu chez Maxwell un sens de l'économie scénique confinant à l'abstraction. Dans la direction d'acteurs, frôlant le jeu blanc, mais aussi la narration elle-même, ne s'embarrassant pas de circonvolutions superflues. Ici, c'est d'abord la scénographie qui frappe. C'est que le spectacle n'a pas été créé dans un lieu de spectacles, mais dans une galerie d'art, celle de Greene Naftali, à Chelsea. Le lieu, aux murs d'un blanc aussi immaculé que ce paradis auquel nous sommes conviés. Au milieu du plateau de cette grande salle en rez-de-chaussée, deux colonnes qui semblent – fortuitement – un peu les Jakin et Boaz d'un temple dédié à on ne sait pas trop quoi mais sans nul doute à quelque chose de sacré. À l'amour, peut-être ? Lorsque la porte latérale de la pièce s'ouvre et qu'une voiture s'avance pour stationner au milieu de la scène, on se dit que

le voyage commence. Car chez Maxwell, il s'agit toujours d'entrer dans un espace ou d'en sortir. Rien de franchement humain, d'abord : un étrange robot low-tech (une caméra sur des roulettes) débite, de sa voix monocorde, un récit décousu dont on ne sait s'il s'agit d'un futur dystopique. Puis, du véhicule, les acteurs s'extirpent lentement. Mais au lieu de gravir linéairement les neuf cieux du paradis, on se maintient en équilibre, coincé entre des humanités fragiles, celles, comme le rappelle le dicton indien, de ceux « qui voyagent dans deux directions à la fois ».

“

L'amour, c'est tout ce qui reste

À partir de là, la pièce évolue entre théâtre physique dont le degré de symbolisme reste flou et courtes séquences d'histoire concrète et intime : celle de la jeune femme incarnée par Carina Goebelbecker, malade dans son lit d'hôpital, face à sa mère (l'impeccable Elaine Davis), qui semble indifférente. Mais aussi de discours politique, par l'évocation

des figures archétypales de l'artiste et de l'activiste (« Nous sommes devenus patriotes, car c'était devenu nécessaire pour survivre ») sans vraiment savoir si on célèbre leur mémoire ou si l'on panse leur échec. « Si vous cherchiez l'exil, c'était ici l'endroit » : sommes-nous vraiment dans le paradis, ou piégé dans un leurre, dans la prison de fer noir des gnostiques ? Le spectacle est aride, déconstruit, rythmé curieusement. Littéralement déroutant. S'il y manque les fulgurances sonores et visuelles de « The Evening », la plume de Maxwell est toujours aussi saisissante. « L'amour, c'est tout ce qui reste » fait écho à cet « amour qui meut le ciel et les étoiles » du texte de Dante. Mais, lorsque les quatre personnages repartent en voiture et que, pendant quelques longues minutes, ne demeurent que le silence du plateau blanc et le bruissement de la ville en arrière-plan, on se demande si c'est le ciel qui est vide, ou nos cœurs qui sont prêts à être remplis. Verre à moitié vide ou à moitié plein, Maxwell se garde bien de trancher la question. Et le silence de ces espaces infinis nous laisse dans une profonde mais douce mélancolie.

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

DIE ZAUBERFLÖTE

WOLFGANG AMADEUS MOZART
ANTONELLO MANACORDA / BEN GLASSBERG
ROMEO CASTELLUCCI

DE LA MAISON DES MORTS

LEOŠ JANÁČEK
MICHAEL BODER – KRZYSZTOF WARLIKOWSKI

DON PASQUALE

GAETANO DONIZETTI
ALAIN ALTINOGLU – LAURENT PELLY

LA GIOCONDA

AMILCARE PONCHIELLI
PAOLO CARIGNANI – OLIVIER PY

FRANKENSTEIN

(WORLD PREMIERE)
MARK GREY
BASSEM AKIKI
ÀLEX OLLÉ (LA FURA DELS BAUS)

THE RAKE'S PROGRESS

(SEMI-STAGED)
IGOR STRAVINSKY
BARBARA HANNIGAN – LINUS FELLBOM

ROBERT LE DIABLE

(IN CONCERT)
GIACOMO MEYERBEER
EVELINO PIDÒ

TRISTAN UND ISOLDE

RICHARD WAGNER
ALAIN ALTINOGLU
RALF PLEGER – ALEXANDER POLZIN

LE CONTE DU TSAR SALTAN

NIKOLAÏ RIMSKI-KORSAKOV
ALAIN ALTINOGLU – DMITRI TCHERNIAKOV

18 / 19
DE MUNT
LA MONNAIE

OPERA
CONCERT
RECITAL
DANCE
COMMUNITY